

Adel s'est inspiré du retable d'Issenheim, peint par Grünewald au XVI<sup>e</sup> siècle, pour ses christes de fil de fer barbelé réalisés en 2011. En 2018, sous le nom d'*Otchi Tchiornie*, un chant traditionnel russe, il crée 27 silhouettes de bois brûlé représentant les membres de l'armée rouge disparus lors du crash de leur avion en 2016.



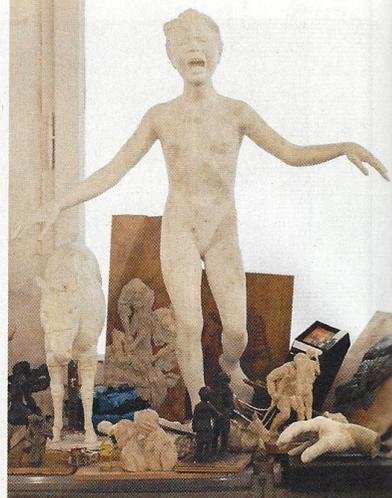
# Adel Abdessemed

## RETIENS LA NUIT

Tel Orphée revenu des Enfers, l'artiste a connu la décennie noire, celle qui dans les années 1990 l'a poussé à fuir son pays, l'Algérie. S'il ne s'est jamais étendu sur le sujet, son œuvre traversée par l'évocation de la souffrance parle pour lui. À la faveur d'une mystérieuse invitation, une nuit passée au musée Picasso, il s'est confié au journaliste et écrivain Christophe Ono-dit-Biot.

Par **Marie-Émilie Fourneaux** Photos **Julio Piatti**





Œuvres et maquettes inspirées notamment de l'histoire contemporaine peuplent son atelier du 10<sup>e</sup> arrondissement à Paris : pigeons affublés d'explosifs (Bristow, 2016), sculpture de Kim Phúc, la fillette brûlée au napalm après le bombardement de son village du Vietnam en 1972 (Cri, 2012), et un Cheval de Turin (2012) figé dans une ruade.

**D**eux lits de camp et un paquetage nocturne, oreiller, drap, couverture, installés tout près du bel escalier de l'hôtel Salé. « On ne va pas beaucoup dormir, prédit Adel Abdessemed en se servant du vin. Ces lits de camp, de toute façon, ils me rappellent l'Algérie. » L'artiste s'adresse à l'écrivain et journaliste Christophe Ono-dit-Biot qui a lui aussi accepté cette curieuse invitation : celle de passer la nuit au musée Picasso en plein cœur de Paris. De cette *Nuit espagnole*, ils ont tiré un récit où s'entremêlent les visions d'Adel, ses dessins inspirés du maître ibère et le spectre

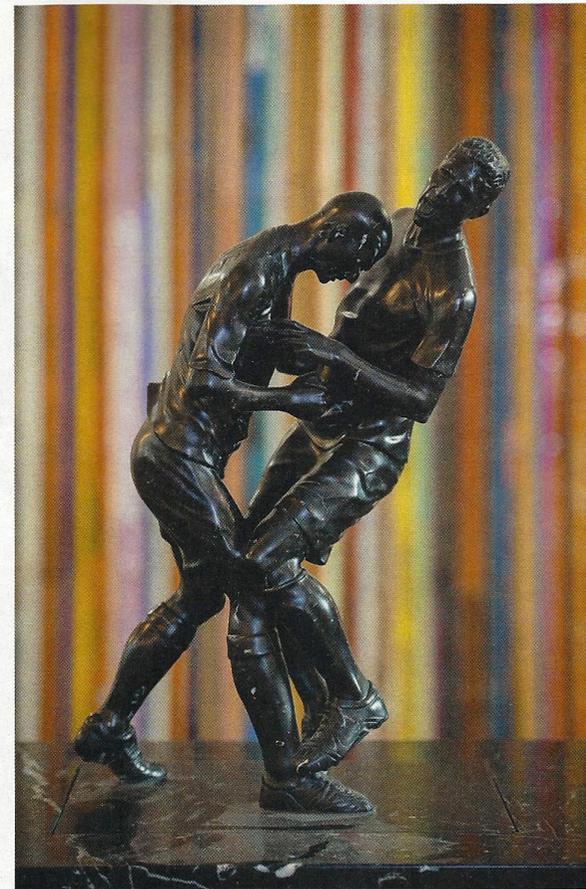
de *Guernica*. Jusqu'à l'aube, de cuvées Socrate en saint-émilion, l'artiste s'engage dans une bataille. « À l'attaque ! », lance-t-il comme un cri de guerre libérateur. Il part à la conquête des énigmes laissées par Picasso, lumières duelles sur le bombardement de 1937 et coups de projecteur sur ce qui, dans l'Autre, éclaire en soi. Dans ce musée labyrinthique, comme les méandres d'une pensée, Adel fonce et se livre de manière inédite. « Ces lits de camp m'ont fait l'effet d'un déclin. Je me suis voyagé dans des souvenirs, nous confie-t-il dans une jolie formule, sans ces remords et ces nostalgies négatives qui empêchent d'avancer dans la vie. Je ne me retourne pas. »

© ADEL ABDESSEMED/ADAGP, PARIS 2019

Adel Abdessemed parlait rarement de son passé. Tout juste savait-on que l'assassinat du directeur de l'École des beaux-arts d'Alger et de son fils, le 7 mars 1994, avait poussé le jeune étudiant originaire de Constantine à s'installer en France. À la lecture de ce livre, on le découvre séquestré trois jours durant par les membres du GIA, le Groupe islamique armé, « nos nazis à nous », raconte-t-il. « J'étais l'un des porte-parole du Mouvement des étudiants et du Mouvement des femmes. À l'École des beaux-arts, on revendiquait le droit au nu. Certains modèles avaient été éliminés.

« Un artiste doit créer des œuvres de résistance. »

On était jeunes et il y avait la mort partout. J'ai vu l'exil comme un "exit", une porte de sortie. Quand je suis arrivé, c'était le désespoir, et il s'est transformé dans la force de créer, comme un cri ! » Peu après son installation à Lyon, il rencontre Julie, sa femme, dont il aura cinq enfants. « Je dis toujours que je suis né deux fois, la seconde en France. Je ne renie pas mes racines d'Algérie, mais j'aime bien mes récoltes. Elles sont ici, en Occident, où on peut encore s'exprimer, dire non. La laïcité, c'est la religion de la liberté. J'ai vécu Daesh avant Daesh, la propagande du GIA et du FIS, les messages écrits avec du sang. L'enfer des années 1990 en Algérie. Mon objectif était d'être Picasso pour faire *Guernica*. Mais on m'a fait savoir que s'il y avait *Guernica* en Algérie, je serais dans le tableau. » Dans ses installations, performances, dessins, sculptures et vidéos liés par une infinité de correspondances, Adel transcrit la condition humaine, son besoin de liberté et la violence qui la contraint ou l'anéantit. Ses plongés dans l'Histoire se prolongent parfois jusque dans son atelier parisien où Kim Phúc, la petite Vietnamienne brûlée au napalm et représentée dans la



sculpture *Cri*, lui a rendu visite. Il est également l'auteur du fameux *Coup de tête* immortalisant l'altercation entre Zinédine Zidane et Marco Materazzi, lors de la Coupe du monde de 2006. Un monumental pied de nez aux victoires d'ordinaire statufiées. Tel un « historien des émotions », il montre

En 2012, Adel a fait de *Coup de tête*, sculpture de bronze de plus de 5 mètres de haut, une ode à la défaite. Il travaille actuellement à la mise en scène et à la scénographie de l'opéra *Saint François d'Assise* d'Olivier Messiaen pour le Grand Théâtre de Genève.

aussi la violence faite aux animaux pour mieux la dénoncer, au risque d'être incompris, voire censuré. « D'autres formes de dictature sont en marche à force d'images lissées, s'insurge-t-il. L'artiste a une responsabilité. Il doit créer des œuvres de résistance, oser et ne pas se laisser bâillonner. Ce que l'homme saccage, détruit, est terrifiant. Je crains parfois que la nature se débarrasse de nous. » ●

**Lire *Nuit espagnole***, par Adel Abdessemed et Christophe Ono-dit-Biot, collection Ma nuit au musée, Éd. Stock, 200 p., 19,90 €.

